

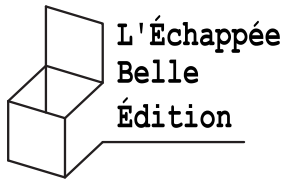


© 2022
Collection Pointe DANSE

GAËTANE DE LANSALUT

LOU
CARNETS DE CRÉATION

Danse, sculpture et peinture





PRÉFACE

Le geste de la danse, plein de la gravité sublimée. Le pinceau étalant la matière onctueuse sur la toile. Ou les doigts dans la terre chamottée créant une sculpture. Je me suis essayée à ces différents arts, jeune adulte. Toute cette énergie à apprendre, énergie ardente et juvénile, où l'on tâtonne dans ses apprentissages des arts, où l'on se découvre autant que l'on découvre les matières enseignées.

Ce sont les balbutiements de la vie artistique qui garde toute sa viridité. Ce mot pour signifier la verdeur des choses, c'est-à-dire ce qui donne la couleur verte. Mais aussi prenons-le dans le sens de la précocité au sens de commencement. Ces carnets esquissent le temps de propédeutique quand sont donnés les éléments de connaissance préalable. Les premiers jets, les premières ébauches où l'on trouve, fort de ses intuitions artistiques, toute son étoffe à sa sensibilité artistique pétris dans des moyens d'expression variée. Alors on trouve son style après l'apprentissage, après les premiers pas qui peuvent nous conduire au sommet comme la danseuse Céline Galli que j'avais eu la chance d'interviewer, elle qui a mené son art jusqu'au bout.

Outre la vie que m'a procurée le suivi des cours à l'époque, 2001-2004, ce florilège d'arts essayés, amorcés, trouve aujourd'hui sa résultante dans le petit ouvrage que vous tenez entre les mains. C'est une ode aux professeurs qui nous enseignent bien souvent le meilleur d'eux-mêmes. Une ode à la recherche intérieure, ce lieu d'où naît la création. Et l'amour l'instigant. Donnant la source d'inspiration. L'amour de la vie, l'amour des autres et

même celui de Dieu. Car la passion et l'enthousiasme tâtonnant dans mes premiers pas dans les arts m'ont fait m'émerveiller de la beauté de la vie. Il serait formidable que ces lignes qui vont suivre aient un écho intérieur avec l'expérience de la lectrice ou du lecteur que vous êtes.

G. DE L.,
Paris, le 14 novembre 2021

MN,

*Le ton rapide, qui parlait vite, beaucoup de cultures,
C'est précisément là qu'on l'écoutait*

Où est ma muse ? La magie, c'est bien cela que tu me proposais, MN, tu étais repassée après le boulot, tu me disais que j'étais magnifique, et moi j'ai eu le béguin. Je me souviens de ton beau visage. MN, toi qui m'enchantais. Tu séjournais à la Cité des Arts à Paris.

D'où me vient cette humilité à fleur de peau. Je courbe l'échine. C'est quoi, cette contrition ? C'est un orgueil qui a été démesuré ? C'est le poids d'une lettre écrite à la machine qui avait estomaqué MN. J'ai détruit cette lettre depuis. MN est en pleine vie. Elle a beaucoup d'humour. Avec ce visage régulier des êtres qui ont du caractère Qu'on sculpterait. Je voulais retrouver MN ce jour-là. Elle m'avait fait beaucoup d'effet. MN peintre. MN danseuse du vent de la vie. Elle m'avait proposé d'écrire un livre sur l'eau. Quelques chiffres. Et puis voilà, je ne l'ai pas écrit. Sans doute la vie m'attirait-elle ailleurs. MN parlait beaucoup. De Catherine de Médicis. De l'espace et des astres. De mathématiques. De son dernier tableau peint, qu'elle avait nommé « Connexion ». Fragile MN. Et puis moi. Eh bien moi, je parlais moins. Comme à chaque fois. Vers quoi aller ? J'attendais un peu le miracle. En fait, je ne me liais que difficilement avec les gens, d'un premier abord. Et puis j'oubliais difficilement. L'impression que les gens m'oubliaient plus que je ne les oubliais. Amour latent, assez fort, que celui-là. N'empêche, MN me touchait beaucoup. Elle me conduisait sur les chemins de la création. Je vivais là un peu bridée, c'est vrai. Le problème, c'est que j'étais dans l'interstice. Trop attachée pour créer. Trop créatrice pour m'attacher.

Nous étions à des années-lumière l'une de l'autre. MN un jour en voiture me l'avait dit, alors qu'on passait le 31 décembre 1997 en Bretagne, que de toute façon, « on n'était pas du même monde ». Bien, c'est possible. C'est probable. Ce soir, en sortant du métro, je me disais que je ne fais vraiment pas bien partie de ce monde-là, monde si étrange parfois, monde misogyne (mot que je ne sais même pas écrire, tellement il est hors de ma tête). Reste le corps. Le travail sur le corps. Le corps physique, le corps écrit. Je ne me donne pas à fond. Il va falloir que j'ouvre à nouveau mon ordinateur. Et que je l'écrive, ce roman. Que je ne voie (hic ! voie) personne. La voix, ah, c'est important !

Et la fête que je ferais quand j'aurais trouvé un lieu pour danser la vie ! Comme K. de M., mon petit cousin, disant à son père : « Mais elle est où ta foutue île ? » lorsque nous cherchions l'île de Sieck en face de Santec dans le Finistère. L'éducation du corps et de l'œil. Voilà, ce qu'il me faut. Trouver l'art dans ma vie. Danser, peindre, sculpter. C'est la vie. Et puis quelqu'un à aimer et de qui me faire aimer. Dieu ou un être. « Vaut-il mieux créer ou vivre une histoire d'amour ? », me demandait MN alors que nous marchions près des bords de la Seine un jour. Les deux mon capitaine. MN était ma muse. Et mon désir, c'était quoi ? Faire le tour du monde, voilà ce que m'inspirait le monde depuis que j'étais allée à New York la dernière fois. L'année prochaine sera très belle pour moi. Depuis deux ans, j'ai ouvert les écouteilles aux autres, j'entends pour l'amour. Et je suis du genre un peu lent, finalement, moi qui suis du tempérament affectueux. Qu'advient-il de l'amour, des discussions, de tout ce qu'on se donne ? Où tout cela passe ? Dans l'art ? Les gens s'attachent à moi, comme ils s'attachent à mes parents. Et moi à eux. C'est étonnant de voir d'ailleurs la sympathie naturelle réciproque que nous suscitons, eux et moi. Je m'attache à MN comme à Dieu tapi au cœur des créatures. Élan de vie. Nous parlons peu. N'en parlons plus. Créons.

ÉDUCATION DU CORPS ET DE L'ŒIL

À un cours de danse, je confiais mon petit corps à la prof. Petit à petit, les élèves arrivaient dans une grande salle. Le soleil donnait par les fenêtres. Allongée au sol, les yeux fermés, j'écoutais doucement les conseils d'une danseuse enceinte. *Corps allongé dans le sol, respiration ample, les mains le long du corps.* Des creux et des bosses sur le plancher. Presque des petits courants d'air sous les lombaires quand on était allongé. Je sentais la vraie surface plane et dure du plancher, mon corps tellement courbe dessus. Je pliais les jambes. Avançais la tête, doucement, cervicale par cervicale, avec, j'imaginai, une ligne au bout du nez, que je baissais progressivement jusqu'à l'horizontal. Recommençant. Faisant dire non à la ligne. La baladant à droite. À gauche. Soulèvement du coccyx. Il s'écartait du sol. Tentant de rejoindre en serpentant sur le sol l'épaule. Comme j'étais alors, j'avais tendance à vouloir ouvrir les mouvements, aussi amples que cette voix de femme. C'était un air bien connu qui chantait. Je tentais de suivre les mouvements de la danseuse, comme une respiration : « On lâche, on contracte, on lâche, on contracte. » Voilà. C'était comme ça qu'il fallait faire. J'avancé un pied. Imaginai les bras se levant, les fesses toujours sous les lombaires, comme m'asseyant debout... J'imaginai. « La danse, c'est de la propédeutique », m'avait dit un ami. Je restais éternellement face au mur. Pivotais, vers les fenêtres, tout se passait à une allure de l'eau dans un percolateur. Ébullition. Déjà, son corps était derrière, les yeux à la place du dos. Ne pas hésiter à se faire du bien, à se caresser, d'abord la nuque, puis le flanc des seins, descendre, mais pas trop vite, en bas des reins, sur les fesses, se plier un peu, continuer, le long de la cuisse, l'arrière

du genou, le mollet, les chevilles et les pieds à plat. Se redresser. Tendre les mains au ciel. Puis l'une retombait, comme une goutte d'eau. L'autre de l'autre côté. Ça pouvait être la gauche ou la droite. Puis comme les enfants, à cloche-pied, je parcourais en diagonal la salle. Toute la cage thoracique tendue vers l'avant, agrippant l'air, protégeant tous ses viscères dans un espace clos, puis, tournant, on lançait le dos de toute violence dans le moment d'air qui arrivait. Il y avait eu un geste symbolique. « Parce que ça, me disait une amie arrondissant devant elle ses bras, faisant rejoindre ses deux mains, le pouce, le majeur et l'index gauche, contre le pouce, le majeur et l'index de l'autre main, c'est l'image symbolique du Christ ». Silence. Nous mimâmes. C'était un petit raisonnement, mais j'avais envie de le préserver avec joie dans mon espace vital, ma liberté.

Un soir de 6 janvier, j'apportais une galette des rois. Réellement, on m'avait fait un accueil à l'atelier. Et quand je la sortis, les gens ne tenaient plus en place.

La professeure avait eu une phrase géniale : le nombril devait se rapprocher des genoux. Je l'aimais bien cette professeure. La fois précédente, j'étais arrivée en retard au cours. Elle m'avait dit « Viens, viens ! ». Elle souriait, je rattrapais l'exercice en cours, elle m'aidait, j'étais sur le dos, elle me prenait les genoux, on faisait les mouvements ensemble. Je ne savais pas qui intimidait qui. Mais c'est sûr, on s'intimidait. Mon petit corps faisait résonance à tout ce qu'elle faisait vivre. L'impression de la comprendre. Elle était tellement sensible. La grâce permanente. Je ne parle pas de son humour ; parfois c'était tellement un troisième degré qu'il revenait premier degré. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Je m'en mordais les lèvres pour ne pas que ça se voit. On ne rit pas tous au même moment. La prof avait dit : « Tes doigts, tu les mets *comme un aigle sur une branche.* »

C'était la semaine où papillon, j'allais devenir aigle. Qui sait ? Pourtant, aucune visibilité sur l'acmé qui venait. Laisser les choses venir et certaines s'imposer...

La professeure me regarda souvent pendant le cours. Un si petit être, devait-elle se dire. Petit au sens affectif. Car ma taille, plutôt grande, et ce qui en irradiait m'amusaient quand je voyais son impact dans son regard. Le pianiste jouait des improvisations à la Keith Jarrett. Pour lui, je gagnerai beaucoup à regarder les cours pour voir ce qui se passait. Les élèves, solidement arriérés à la barre, se regardant faussement discrets dans l'énorme miroir d'une pièce aux grandes vitres. Les bruits de rue passaient. Jambes lancées en l'air. Un coup à droite, un coup à gauche, devant. Derrière. Plus compliqué. Suivre le rythme. Petits pas sur le sol en parquet où l'on marchait pieds nus, on glissait.

La professeure avait un peu abusé de la dinde et des marrons à Noël, mais elle nous avait quand même montré une espèce de saut suivant l'axe et la vrille, un truc qui tournait, très réussi... On glissait sur le parquet. Dehors, je voyais, qu'il avait neigé sur la ville. Les marches étaient glissantes. Le froid perçait.

Je pensais aux samouraïs, esthètes, poètes, artistes, martiaux... Ils me correspondaient. J'avais dû être l'une des leurs dans une autre vie. Cohérence, pensais-je, cohérence.

Au cours de danse, avait pris place un sentiment de chute dans un espace tel dans ma pensée que cela m'était devenu intolérable. Comme une dérive de ce que j'étais. Chaque événement de la vie quotidienne me ramenait à cette notion. Je prenais des cours, au cours desquels, un moment, il avait fallu faire des enchaînements de chutes : le corps commençait debout, levant les bras devant un vent hypothétique, puis comme une voile de bateau

qui se gonflait, se dégonflait quand le vent n'était plus là, on était prié de faire tomber le corps vers l'avant : on baissait les bras, la tête, et toute la masse nous suivait, en courant, la colonne vertébrale se pliant, l'enchaînement se poursuivait au sol. Apprendre à chuter... Apprendre le déséquilibre. J'eus l'impression de le connaître si fort, que le reproduire volontairement me fut insupportable. Mon corps refusa de tomber, il résistait. Je n'arrivais pas à improviser une chute ! Trop douloureux de mimer ce dont je me sentais trop proche.

Le corps devait se reposer impérativement deux jours sur sept.